

io

n°41

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Numéro 41 / Kurô Tanino – Xavier Le Roy – Olivier Coulon-Jablonka – Steve Paxton
Traviata – Dark Circus – Maxime Kurvers – Festival Court Toujours – Festival de Pilsen





ODEON

Théâtre de l'Europe

direction Stéphane Braunschweig

14 SEPTEMBRE – 4 NOVEMBRE / 6^e

DOM JUAN

de Molière
mise en scène
Jean-François Sivadier

avec Marc Arnaud, Nicolas Bouchaud, Stephen Butel,
Vincent Guédon, Lucie Valon, Marie Vialle



TROISCOULEURS le Monde



4 – 22 OCTOBRE / AU CENTQUATRE – PARIS

A FLORESTA QUE ANDA

LA FORÊT QUI MARCHE
de Christiane Jatahy
ARTISTE ASSOCIÉE

installation – performance

avec Julia Bernat



Dom Juan © Jean-Louis Fernandez / A Floresta que anda © Aline Macedo

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40



@TheatreOdeon

ÉDITO

L'ÉLITISME, MAINTENANT !

« L'œil n'a jamais fini de voir, ni l'oreille d'entendre », dit Qohelet dans les Ke-touvim. Est-ce pour autant que nous devons accepter de tout voir et de tout entendre ? Si comme pour nous la scène reste pour vous ce lieu d'enseignement ésotérique qui permet les possibles et casse les banalités, alors non. Non, il est impossible d'accepter que le Théâtre devienne ce lieu de divertissement bourgeois dont l'unique gageure serait d'assurer la possibilité à nos programmateurs de se gargariser d'une conscience sociale. C'est pourtant bien le cas, quand certains théâtres nationaux nous infligent en cette rentrée de voir sur scène des acteurs échevelés au regard hébété reprendre les grands rôles du répertoire avec si peu de conscience artistique. Ici, le théâtre ne sert à rien puisqu'il n'est rien d'autre qu'un outil de monstration par le plus grand dénominateur commun d'un texte qui pour vivre aujourd'hui aurait pourtant besoin de bien plus d'ambition. Évidemment, Bob Wilson a raison quand il dit qu'il n'est pas nécessaire de mettre Hamlet sur une aire d'autoroute pour le moderniser, mais tout de même. Tout de même, il faut le dire : arrêtons de niveler l'ambition à la baisse par crainte de paraître élitiste. L'élitisme au théâtre, c'est la possibilité donnée à tous d'acquiescer un ailleurs et de penser un autre aujourd'hui. Et c'est important de s'y atteler dès maintenant, car « les événements futurs ne laisseront pas de souvenir après eux », disait aussi Qohelet.

La rédaction

Prochain numéro le 6 octobre 2016

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

KURÔ TANINO : AVIDYA - LAUBERGE DE L'OBSCURITÉ

FOCUS HORS AUTOMNE PAGES 6-7

BENJAMIN LAZAR : TRAVIATA

STEREOPTIK : DARK CIRCUS

REGARDS PAGES 8-9

XAVIER LE ROY : TEMPORARY TITLE, 2015

OLIVIER COULON-JABLONKA : 81, AVENUE VICTOR HUGO

ROBERT ASHLEY / STEVE PAXTON : QUICKSAND

BRÈVES PAGE 10

REPORTAGE PAGE 12

FESTIVAL COURT TOUJOURS

LA QUESTION PAGE 12

MAXIME KURVERS

REPORTAGE PAGE 15

FESTIVAL DE PILSEN



QUI SOMMES-NOUS, D'OÙ VENONS-NOUS,
OÙ ALLONS-NOUS ?

MUSÉE DE L'HOMME

L'HOMME ÉVOLUE. SON MUSÉE AUSSI.

MUSEEDELHOMME.FR

SAISON EMPREINTES
Art contemporain, photographie, événement et cinéma - entrée libre

Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche
Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer
5 LOBS
SCIENTES AVENIR
BeauxArts magazine
MAIRIE DE PARIS
images
RATP
PARIS REGION
Notre temps
Slate.fr
Le Monde
inter
SORBONNE UNIVERSITÉS
orange
FONDATION D'ENTREPRISE
ENGIE

L'INTIME COMME ÉTRANGER

— par Audrey Santacroce —

Un homme et son fils, marionnettistes originaires de Tokyo, se rendent dans une auberge de la campagne japonaise afin d'y donner leur spectacle. Une fois arrivés, ils découvrent que personne ne les attend. Qui a donc bien pu requérir leur venue ?

Avidya, c'est le premier des douze maillons du bouddhisme, celui qui signifie « égarement ». C'est aussi le nom de l'auberge dans laquelle les deux artistes vont passer une nuit à essayer de comprendre qui les a invités. Cette auberge, c'est un endroit où l'on se perd plus que l'on ne se trouve, un lieu qui recueille des individus abîmés par la vie, le muet Sansuke ou l'infertile geisha. Mais ce n'est pas un lieu où l'on répare les vivants, bien au contraire. L'auberge vit ses derniers jours, menacée par le tracé du Shinkansen, le train à grande vitesse japonais. C'est donc sur le fil, dans une atmosphère de fin du monde, que se retrouvent les habitants de l'auberge Avidya.

Ce qui frappe au premier abord dans la mise en scène de Kurô Tanino, c'est la beauté folle du décor. La minuscule scène, qui abrite un plateau tournant, accueille quatre

pièces de l'auberge, avec une minutie digne d'une maison de poupées de l'ancien temps. L'esthétique du plateau est d'une finesse jouissive pour qui aime à observer. Et observer, il le faut. Car il y a du David Lynch dans « Avidya ». Les personnages cabossés moralement ou physiquement, l'atmosphère de fin d'une ère, le mystère irrésolu entourant la venue du père et de son fils, tout évoque une ambiance à la « Twin Peaks ».



Tanino tord la perception du temps jusqu'à un point totalement lynchéen

Il y a donc, comme dans un film de David Lynch, plusieurs degrés de lecture, plusieurs façons d'appréhender la pièce. On peut y voir une création atmosphérique, se laisser porter par la lumière, les sons, tout ce qui recrée une ambiance bien particulière propre à cette étrange auberge. On peut choisir d'y voir plutôt une métaphore de la modernité (symbolisée par la construction de la ligne du Shinkansen) qui détruit tout sur son passage, querelle du traditionnel contre le moderne, l'auberge étant le dernier bastion d'une civilisation vouée à disparaître car pas ren-

table. On peut encore s'attacher au mystère de la pièce, traquer les indices disséminés çà et là pour deviner qui a écrit la lettre demandant aux marionnettistes de venir : est-ce Matsuo ? Sansuke ? Ou bien l'une des deux geishas ?

« Avidya » est une pièce qui ne répond pas à l'énigme qu'elle pose. Peut-être parce que dans la vie, on n'a pas toujours toutes les réponses. Mais est-ce si important, après tout ? Kurô Tanino ne cherche-t-il pas à donner une leçon d'humilité aux spectateurs, à lutter contre le spectateur tout-puissant, celui à qui on permet de voter pour changer le cours de ses programmes, celui issu d'une génération qui zappe tout, partout, tout le temps ? Tanino tord la perception du temps jusqu'à un point totalement lynchéen : s'il maîtrise l'espace-temps de la pièce grâce aux subtiles variations de lumière créées par Masayuki Abe, le spectateur se perd dans un temps de la représentation distendu, sans savoir si le spectacle a duré une heure ou en a duré trois. Cet effet est renforcé par l'unheimlich cher à Sigmund Freud, cette « inquiétante étrangeté » qui fait qu'on reconnaît tout et que, dans le même temps, on ne reconnaît rien. Après tout, tout cela n'était peut-être qu'un rêve aux contours flous.

FOCUS — LAUBERGE DE L'OBSCURITÉ

« Au cœur des montagnes du Japon et de leurs sources thermales, dans une auberge dédiée aux bains traditionnels, deux marionnettistes arrivés de Tokyo attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle. »

LA DERNIÈRE AUBERGE AVANT LA FIN DU MONDE

— par Mathias Daval —

Né en 1976, Kurô Tanino fait partie de cette nouvelle génération de metteurs en scène japonais qui, à l'instar de Toshiki Okada, ont réussi à exporter leur travail. Son dernier projet, « Avidya -L'Auberge de l'obscurité», c'est un peu une nouvelle de Maupassant à la sauce japonaise : de l'ultraréalisme nimbé d'une étrangeté indéfinissable.

Dès la première séquence, lorsque l'improbable duo de marionnettistes en provenance de Tokyo pénètre dans le hall de l'auberge, solitaire abri perché sur une montagne, tous les ingrédients sont là : l'attente, le mystère. Qui les a convoqués en ces lieux ? Un à un, on découvre les habitants de cette faille spatio-temporelle, enveloppée de vapeurs, de pénombre et de bruits d'insectes. Car la dramaturgie repose entièrement sur ces personnages détraqués malgré eux, autour du père aux cheveux longs, atteint de nanisme (l'incroyable acteur et magicien Mame Yamada), et de son fils, dont on ne saisit pas très bien le mal mental. Ce n'est pas un hasard que Tanino soit un ancien psychiatre ayant viré sa cuti. Pour appuyer ce décryptage de l'âme humaine, tortueux et symbolique, un système de dualités (jour et nuit, ville et campagne)

et une voix off (Ritsuko Tamura) renforcent la dimension fabuliste du récit et entretiennent une réalité instable. « Avidya » est héritier du nô en ce sens que c'est l'inconscient qui prépare le terrain de l'intrigue. Jeu d'ombres et de lumières, c'est un envoûtement pour qui sait se laisser bercer par sa lenteur subtile, digne des grands maîtres du cinéma japonais. Le plateau tournant, manège à deux niveaux utilisé ici avec une efficacité sans faille, permet de fluidifier les changements de scène en simulant des mouvements de caméra, comme si la pièce était un long plan-séquence.



Jeu d'ombres et de lumières

Il n'est pas toujours aisé de déchiffrer les enjeux relationnels des personnages balançant entre névroses et rapports sociaux très codifiés, et refusant de dévoiler entièrement leur intimité psychique. C'est plutôt la dimension physique et sexuelle qui est au cœur de l'intrigue, parfois exposée sous son jour le plus grotesque ou humoristique : « Je veux voir vos corps », dit l'aveugle, qui prendra peur en touchant les membres difformes de la marionnette du nain. La source thermale semi-obs-

cure et silencieuse située derrière l'auberge est le lieu d'exposition d'une nudité à la fois pudique et crue, qui n'a rien d'érotique. C'est à une nuit de désirs frustrés et difficilement exprimés que nous convie Tanino, à l'image de cette geisha quadragénaire qui doit attendre l'ultime séquence pour que, à l'aube d'un jour nouveau, elle voie enfin se réaliser son désir de maternité.

Sans doute l'auberge, sorte d'égrégore des esprits d'antan, possède-t-elle une volonté propre. Menacée par la construction d'une ligne de trains rapides Shinkansen, elle a réuni une dernière fois dans son onsen (bain thermal) un échantillon de l'humanité. Car par ses décors, ses rituels et la présence cruciale du personnage Sansuke, dont la profession désuète consistait en soins corporels, « Avidya » est un hommage aux traditions. L'histoire est au service d'une nostalgie évidente d'un Japon aujourd'hui disparu. C'est une sorte de shômingeki, une narration du quotidien des gens ordinaires, déclinée ici en représentation à la fois austère et barrée de weirdos dans une ambiance fin de siècle. Et surtout un moment de théâtre original et poétique, d'une forme que l'on a peu l'habitude de voir sur les scènes françaises.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



Avidya - L'Auberge de l'obscurité © Shinsuke Sugino

AVIDYA - L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ

MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO — MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS

COULISSES**« L'HOMME NE PEUT CRÉER QUE SUR DES SOUVENIRS »**

— par André Farache —

« L'homme ne peut créer que sur des souvenirs », affirme péremptoirement Kurô Tanino lorsqu'on l'interroge sur l'origine de sa pièce fascinante d'ambiguïté « Avidya - L'Auberge de l'obscurité », jouée à la Maison de la culture du Japon à Paris, à l'initiative de la très inspirée conseillère artistique de cette institution, Aya Soejima.

Né dans une famille de psychiatres de père en fils (grands-parents, parents, frère), Kurô Tanino est élevé par sa grand-mère. Quand elle tombe malade, afin de se rapprocher d'elle, il choisit d'habiter une auberge entre Tokyo, où il travaille, et le domicile de sa grand-mère, dans son village natal. À chacun de ses voyages, il constate la lente disparition de la campagne japonaise, due à la prochaine construction du Shinkansen et même à la modification du langage des habitants, qui décident d'adopter le langage des Tokyoïtes en anticipant un afflux de touristes grâce à la nouvelle desserte ferroviaire. Cette auberge et la prise de conscience de la fin d'une époque sont en partie à l'origine de la pièce, née de la volonté de l'auteur de témoigner, de « ramasser les dernières étincelles (de cette époque) et d'injecter cette beauté dans le théâtre ». En partie seulement, car cette pièce est aussi née d'un questionnement. Alors que Tanino travaille depuis plusieurs années avec l'acteur Mame Yamada, atteint de nanisme, il dit ne rien connaître de la vie de ce dernier. Il s'interroge alors sur ce que pourrait être le fils de cet acteur. Naît ainsi ce couple étrange du père marionnettiste et de son fils, de taille normale mais au comportement bizarre laissant supposer un léger trouble mental. L'influence de la psychiatrie n'est pas loin, puisque Tanino, qui a lui-même embrassé cette car-

rière avant de s'orienter vers le théâtre, dissèque la psychologie de chacun de ses personnages. Cette volonté de témoigner conduit aussi Tanino à importer le décor de sa pièce du Japon, afin d'être fidèle à son souvenir, dans un Japon habitué à « jeter facilement, et avec cruauté, sans regret ».

La précision de l'auteur se révèle aussi dans le choix des accessoires. Afin que les acteurs se sentent comme chez eux dans cette auberge, il a demandé à chacun d'entre eux d'apporter des objets personnels qui font ainsi partie du décor. En ce qui concerne la marionnette, il s'agit d'un homme difforme appelé « homonculus », créé par le neurologue canadien Wilder Penfield. Ce dernier a montré en 1950, dans l'unité de neurophysiologie du Royal Victoria Hospital de Montréal, que si l'on proportionne un homme d'après l'importance de ses centres de commande, on obtient une sorte de gnome dont la bouche et les mains sont particulièrement développées, car ces zones sont dotées de très nombreux récepteurs sensoriels et par conséquent occupent une part plus importante de la surface corticale. Pour Tanino, cet être difforme illustre aussi le fait que le handicap aiguise toujours un sens. S'agissant précisément de la marionnette, l'excitation, la joie d'être présent sont symbolisées par un phallus énorme, ajouté subrepticement lors de la dernière scène de la pièce.

« Si les spectateurs apprécient ce spectacle cruel et morbide de la disparition d'une culture, ce sera inquiétant », ajoute Kurô Tanino, comme un clin d'œil à Duchamp, qui lui a donné sa vision de l'art contemporain. Avec une touche d'humour, Tanino conclut sur l'importance de la nourriture : ses acteurs sont capables de traverser Paris pour un gâteau ! « J'adore la cuisine française, et pour moi une équipe qui mange bien est une équipe heureuse. »

TRAVIATA

MISE EN SCÈNE BENJAMIN LAZAR / D'APRÈS "LA TRAVIATA" DE GIUSEPPE VERDI

« Invités dans l'intimité de Violetta à voir de tout près le feu auquel elle se livre parmi les convives de cette fête musicale et fantasmagorique. »

À LA LUMIÈRE DE NOS TRISTESSES

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sous une épaisse couche de tulle, des hommes semblent flotter. Le plateau, enfumé, devient un bassin rempli de larmes dans lequel nagent des fantômes amoureux, abrutis par la tristesse. La tristesse d'un passé perdu dont il apparaît impossible de s'extraire autrement que par l'excès.

Et c'est violent. Ultraviolet même, car malgré tout ce que nous connaissons déjà : malgré l'amour de Violetta et l'obstination d'Alfredo, malgré les notes de Verdi et les repentirs de Giorgio, malgré aussi les souvenirs numériques d'un passé où la Callas enflammait les visions de Luchino Visconti, il apparaît ici d'emblée qu'il ne nous sera proposé rien d'autre qu'un glissement vers la conscience de l'impossible... Un dérapage inévitable au plus profond des fosses dans lesquelles croupissent nos espérances gâchées. Parce que non, Benjamin Lazar ne croit plus. Plus en rien. Et c'est avec une indéniable dextérité qu'il démontre aux croyants hébétés l'idiotie de leurs simagrées. Car regardez : comme dans n'importe quelle prophétie, le drame était annoncé dès le départ ! Dès le commencement, le tulle de la robe de mariée n'est rien d'autre que cet accessoire

dérisoire qui fait de ceux qui l'endossent les pantins ectoplasmiques d'un amour pourtant voué à la mort. Elle aussi, d'ailleurs, rôde dès les premières minutes, quand on sait que ce même tissu, illusion du bonheur, sera aussi le linceul d'une Violetta condamnée, à qui seul l'espoir d'avoir aimé pourra faire croire qu'elle « revient à la vie ». Une fois perçu ce jeu de dupes, tout prend sens, et du sol au plafond la scène entre au service de la démonstration de l'ambivalence de nos vies et du désespoir qui les habite, y compris dans les moments que nous pensons être le plus heureux. Revenants d'un autre monde, puisque déjà fantômes, seuls les personnages du drame ont alors conscience de cette réalité, et c'est dans l'abyssale noirceur de leurs regards qu'il faudra espérer trouver la lumière.

“

« Tout est fini, place à la fête. »

Car c'est certainement ce qu'il y a de plus intéressant ici : l'idée ressentie mais jamais démontrée que c'est uniquement dans l'esprit des malheureux à l'œuvre qu'il sera possible

pour ceux qui les regardent de trouver l'ombre de l'espoir. Cette possibilité, c'est avant tout à Judith Chemla que Benjamin Lazar la doit. Avec ce jeu lunaire et éthéré qui jamais ne l'empêche d'être la soprano que l'histoire lui impose, elle découvre aux yeux du public l'incroyable nécessité d'une intimité qui seule peut abattre le malheur quand il s'acharne. Qui d'autre que ce cœur fort et cet esprit illuminé peut faire mentir la prophétie du livret de Piave, pour qui « quoi qu'elle fasse, la créature tombée ne se relèvera jamais » ? Rien ni personne d'autre que la lumière intérieure de l'âme de Violetta (et à travers la sienne toutes les nôtres), qui nous fera dire que quoi qu'il advienne cette vie-là était bonne. Au passage, le trio Lazar-Hubert-Chemla frappe trois fois fort comme le théâtre, alors qu'ils ne font pourtant que respecter la lettre de cet opéra à l'ambivalence permanente, où la vie côtoie la mort et l'amour la tristesse, quand sur les murs s'inscrivent le prix de la robe de mariée une fois vendue et les corps inhumés. Jamais à cet instant ces quelques mots de la Traviata n'auront pris autant de sens, et rares certainement sont ceux qui auront su les faire résonner avec une telle réalité : « Tout est fini, place à la fête. »

FOCUS — HORS AUTOMNE

DARK CIRCUS

CONCEPTION STEREOPTIK / SPECTACLE VU À AVIGNON EN JUILLET 2015

« Grâce au dessin et à la musique qui construisent sous nos yeux un film, le spectateur retrouve l'émerveillement qu'annoncent à tout enfant les roulements de caisse claire. »

ATTENTION MESDAMES ET MESSIEURS

— par Marie Sorbier —

Voilà une proposition artistique qui fait du bien. Musique electro à jardin, encre de Chine, sable et marionnettes à cour. Le duo Stereoptik offre aux enfants de tout âge une des plus belles découvertes du Festival d'Avignon 2015 et tourne aujourd'hui dans le monde entier.

Romain Bermond et Jean-Baptiste Maillot créent devant nos yeux ébahis un monde suranné, vintage en noir et blanc, à l'atmosphère proche des saloons - la sépia en moins - et de certains films de Tim Burton ou de Terry Gilliam. De guingois, dépressifs, les personnages de ce cirque, marionnettes à la mâchoire désarticulée, ne vivent pas au pays de Candy. « Venez nombreux, soyez malheureux », scande le mégaphone pour attirer la foule. Le malheur ne se cache plus, chaque numéro se termine par un drame tandis que l'art dramatique se déploie avec poésie et tendresse. L'homme canon est projeté dans l'espace, le lion dévore le dompteur, la trapéziste rate sa figure... Les chutes sont dures. Paradoxalement, ces numéros qui finissent tous mal endorment la peur qui nous saisit quand le funambule déambule à 30 mètres du sol. La chute est dure mais programmée, reste la beauté du geste. L'univers du

cirque porte en lui une ambivalence ; la sortie au chapiteau est associée à l'enfance, pourtant les clowns font parfois peur et les numéros traditionnels proposés convoquent le bizarre, le dangereux voire le morbide. La coulrophobie s'explique par l'imaginaire lié au clown maléfique (Joker bien sûr) mais peut-être aussi car derrière le masque il est impossible de voir le visage et donc de décrypter et d'anticiper les réactions. Le lâcher-prise n'est pas à la portée de tous.

“

« Dark Circus » vient réveiller en chacun l'émerveillement

La collaboration avec Pef, qui a signé notamment les succulentes histoires du Prince de Motordu, met en mots ces fantasmes circassiens et retourne la situation avec une grâce et une poésie qui chopent au cœur. Vous connaîtrez désormais la genèse et le pouvoir du fameux nez rouge : il réenchante le monde, rend la vie et provoque la joie. Techniquement, ce spectacle laisse pantois. La création en-train-de-se-faire, là, devant nous, sur le plateau. Pas de dispositif supersonique mais deux tables et un écran. Le geste est précis, fluide, ter-

riblement efficace. Un simple mouvement du doigt et voilà la route qui conduit au chapiteau, la foule qui s'installe, la piste aux étoiles. Les figurines en papier ou en porcelaine exécutent leurs numéros, et les mains des deux garçons réalisent des prouesses. Mise en abyme de la performance, la fiction et les conditions de réalisation de la fiction. Le spectacle est partout, le public envahi de réactions multiples : rire, surprise, étonnement et finalement gratitude. Voilà une proposition artistique où l'expression désormais en vogue « tout public » prend son sens. Combien de spectacles qui s'adressent aux enfants ne les considèrent pas comme des êtres dotés d'une intelligence du monde et d'une envie constante de découverte ? Souvent, ces « jeunes publics » cèdent à la facilité, au rire bête, aux belles images creuses. C'est naïf, et quid de l'implication des comédiens ? « Dark Circus » vient réveiller en chacun l'émerveillement, cette nécessaire capacité à regarder le monde avec des yeux neufs. En s'adressant à l'enfant, cette fable permet de rêver plus grand.

En tournée les 13 et 14/10 au Théâtre Louis Aragon,
du 19 au 23/10 au festival Romaeuropa,
les 20 et 21/11 à L'Avant Scène, du 29/11 au 17/12 au Monfort.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.



la

colline

théâtre national

www.colline.fr

01 44 62 52 52
15 rue Malte-Brun
Paris 20^e

Les Insoumises

Isabelle Lafon

Seuls

Wajdi Mouawad

Angelus Novus

AntiFaust

Sylvain Creuzevault

Disgrâce

John Maxwell Coetzee

Jean-Pierre Baro

Timon/Titus

Collectif OS'O

au CENTQUATRE-PARIS

Place des héros

Thomas Bernhard

Krystian Lupa

spectacle en lituanien surtitré en français

Gulliver

Karim Bel Kacem

spectacle tout public à partir de 8 ans

Chunky Charcoal

Sébastien Barrier

Benoît Bonnemaison-Fitte

Nicolas Lafourest

Le Temps

et la Chambre

Botho Strauss

Alain Françon

Antoine m'a vendu

son destin /

Sony chez les chiens

Sony Labou Tansi

Dieudonné Niangouna

MayDay

Dorothee Zumstein

Julie Duclos

Moi, Corinne Dadat

Mohamed El Khatib

Les Larmes d'Œdipe

Wajdi Mouawad

Lourdes

Paul Toucang

Baal

Bertolt Brecht

Christine Letailleur

Le froid augmente

avec la clarté

Thomas Bernhard

Claude Duparfait

Betroffenheit

Crystal Pite

Jonathon Young

Jan Karski

(Mon nom est une fiction)

Yannick Haenel

Arthur Nauzyciel

1

TEMPORARY TITLE, 2015

CONCEPTION XAVIER LE ROY
CENTRE GEORGES POMPIDOU

« Temporary Title, 2015 est une exposition conçue avec dix-huit interprètes se relayant pour former et déformer des groupes et composer un paysage en perpétuelle transformation. »

L'HOMME, CET ANIMAL INOÛI

— par Christophe Candoni —

Vitres obstruées, moquette sombre, temps suspendu. Dans une cage semi-obscur, l'homme-lion traîne, nu et silencieux, sa silhouette féline et alanguie. Lentement, il marche, erre, à quatre pattes, le pas souple et chaloupé, en meute ou isolément. Un sentiment de douce inquiétude envahit le spectateur contemplant une étrange animalité se déployer au cours de subtils déplacements interrompus par des moments de soudain repos. Pendant quatre demi-journées successives, Xavier Le Roy a investi le Centre Pompidou, où il avait déjà proposé une rétrospective en 2014 au cours de laquelle il « exposait » des danseurs qui revisitaient quelques-uns de ses emblématiques solos. L'intention de l'artiste est singulière dans la mesure où ce qu'il appelle « exposition » s'apparente bien à une œuvre vivante, performative, car animée par l'énergie organique d'un groupe de dix-huit interprètes qui se relaient et se meuvent dans un geste esthétique et chorégraphique évident. Il met en valeur la beauté et l'expressivité des corps offerts à la vue dans un dénuement radical. Au mouvement s'adjoit la parole adressée très intimement à une personne de l'assistance avec qui un danseur va s'entretenir en retrait sur des questions futiles ou existentielles proposées à voix basse, et à qui il offre son écoute attentive. L'art, conceptuel, de Xavier Le Roy, ancien étudiant en biologie moléculaire, est d'observer les corps et les êtres, d'interroger le rapport à l'humain comme individu seul ou en groupe, et de mettre en scène performeurs et spectateurs comme une communauté communicante. De toute beauté, « Temporary Title, 2015 » est une proposition déconcertante, fauve mais pas si sauvage.

LENTEUR CHIMÉRIQUE

— par Johanna Pernot —

Généralement, on part de modèles vivants pour créer des sculptures. Xavier Le Roy fait l'inverse : il transforme les corps en sculptures. Pas de musique : le silence pur, dans lequel se déplace la beauté blanche des danseurs, lisses et nus comme des statues. Ou comme des prédateurs. Car il y a quelque chose d'inquiétant et de félin dans cette lenteur à quatre pattes, ces poses alanguies, cette nudité qui rôde, tous ces culs tendus dans l'arène des spectateurs aux regards barreaux. La meute semble épier, attendre quelque chose. S'agit-il d'explorer, de questionner notre frontière avec l'animalité ? De réfléchir à notre façon d'habiter l'espace ? D'être sujet ou objet, dehors ou dedans ? Xavier Le Roy exige de nous, Parisiens pressés, un autre rapport au temps. Le mot de passe ? Ralentir. L'attente lente agace, et puis on cesse de se ronger les ongles. Et on admire. On touche le corps du silence ; on a le sentiment d'une présence ; celui du vide aussi, au risque de suivre dans sa sieste le troupeau rassemblé dans la pénombre. Puis c'est une naissance collective, un lendemain de bacchanale – une sculpture à cent doigts se balance. Et de nouveau, les corps se déploient dans leur marche léonine, hiératique : on s'attendrait presque à ce qu'ils nous posent comme le sphinx une énigme. Justement, voilà que l'un s'approche, salue et demande : « What is aging? » Ou bien : « Que ressentez-vous quand vous tombez amoureux ? » Et on ne sait plus qui, du spectateur pétrifié ou de la statue qui s'humanise, est le plus vivant. Le faune s'installe alors à nos côtés, prêt à séduire – et on se dégèle, on s'abandonne au plaisir de la rencontre, d'une intimité inédite, hors du temps, avec cet être chimérique.

2

QUICKSAND

OPÉRA / TEXTE ROBERT ASHLEY
LES ABBESSES / THÉÂTRE

« Ce projet d' "opéra-roman" a vu le jour sous la forme d'un opéra. Sentant sa santé décliner, le compositeur a décidé d'en faire un opéra. La réalisation scénique est...

OUTRE MESURE

— par Léa Malgouyres —

Voilà une œuvre capable de vider la moitié du balcon des Abbesses en un temps record de 30 minutes. Peut-être faut-il, pour l'apprécier, passer par une étape indispensable d'acceptation de certains renoncements. Se mettent en place les mêmes questionnements que lors de l'arrivée des abstraits en peinture. Il est nécessaire de se départir des attentes que l'on pourrait avoir quant au mouvement, à la musique, à un texte, à un décor. Dans « Quicksand », chacun des ressorts scéniques est traité à la même enseigne et apporte les mêmes degré et qualité d'information. Le texte enregistré en voix off se présente comme une sorte de logorrhée dans laquelle le sens est loin d'être essentiel. Les phonèmes sont traités tels des rythmes qui se placent sur la tangente de la musique sans chercher l'accord musical et politique. La lumière n'assume en aucun cas une fonction d'éclairage, ni de mise en évidence ou de charge signifiante ; elle répond à une partition qui

– là aussi – lui est propre. Les touches de couleur qui perdurent ou apparaissent furtivement semblent pensées comme des notes – croches, noires ou blanches. Il faut également s'abstenir de chercher du figuratif dans les corps en mouvement des interprètes, qui semblent apparaître sur scène de la même manière que la lumière des projecteurs. Leur présence n'est que présence et intervient comme une pulsation. Les mouvements de décor sont des variations et n'illustrent rien. Il n'est aucun moment où l'on sente une intention de provoquer une quelconque émotion ou interprétation : nous faisons face à une œuvre dont la plasticité est essence. Les propositions de chacun de ces champs semblent se marier en un patchwork – à l'image d'ailleurs du tissu tendu qui domine le décor – sans interagir. La beauté de l'œuvre naît à ce croisement miraculeux, à la manière des travaux de Cunningham, Cage, Tudor et Rauschenberg à l'époque du Black Mountain College. Quicksand ».

DOUBLES

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

SAND

CHORÉGRAPHIE STEVE PAXTON
THÉÂTRE DE LA VILLEUn roman d'espionnage écrit par Ashley et publié en 2011.
registrar sa propre lecture de ce texte et d'en déléguer
le au chorégraphe. »

PASSION GÉODE

— par Léa Coff —

Un patchwork géant trône telle une voile tendue au-dessus du plateau, et une voix, celle de Robert Ashley, retentit dans le silence religieux accordé par la salle. Le débit est intense, le ton quelque peu geignard et monocorde ; un côté Woody Allen, la fantaisie en moins. Il est question d'un tueur à gages en vacances avec sa femme en Asie du Sud-Est. Les non-anglophones ne sont pas gâtés ce soir : le théâtre n'a choisi de surtitrer que les passages jugés importants à la compréhension de l'intrigue. Mais tant pis, c'est la musicalité des mots qui compte ici. Quelle idée de vouloir comprendre ce qu'on nous raconte, franchement ! Le patchwork géant s'effondre. Des formes mouvantes ondulent et se répandent sur le sol. La voix ne s'arrête pas. Room service, croisière en bateau, groupe de yoga. Tiens, il y en a un qui se lève sous le drap. Des rires nerveux s'élèvent, les écrans de téléphone se rallument. Le patchwork se tend à nouveau, il n'y a personne

sur scène, et cette voix qui ne s'arrête pas. Indifférente au non-spectacle qui se joue, une partie de la salle s'autorise à prendre congé. L'autre choisit de fermer les yeux ou tente poliment de lire le programme dans le noir. Pas évident. Ah ! Un danseur sur scène ! Il sort. Le tueur à gages parle culture du riz et du maïs tandis que les phases terminales du cancer du poumon se réveillent en chœur dans l'orchestre. Ils sont deux, allongés sur le sol, ils tournent sur eux-mêmes. Des conversations s'engagent entre spectateurs, on fait connaissance. Et cette voix qui ne s'arrête pas, flux de paroles indigeste et soporifique. Mais qu'est-ce qu'on fout assis là ? On aurait dû se faire une soirée Géode, au moins on aurait appris des trucs.

REGARDS

3

PIÈCE D'ACTUALITÉ N°3
81, AVENUE VICTOR HUGOTHÉÂTRE / CONCEPTION OLIVIER COULON-JABLONKA
LES ABBESSES / THÉÂTRE DE LA VILLE« Ce spectacle naît de la rencontre avec un collectif de migrants, installé dans
l'agence Pôle Emploi désaffectée de l'avenue Victor Hugo. »

THÉÂTRE DE STRATÉGIE

— par Augustin Guillot —

En avril dernier, le musée de l'Histoire de l'immigration programmat une œuvre au cours de laquelle le spectateur était invité à embarquer dans un camion. Il s'agissait de faire vivre, l'espace d'un instant, l'expérience des migrations clandestines. À l'encontre de cette volonté d'immersion foncièrement problématique, Olivier Coulon-Jablonka, dans un théâtre documentaire d'une grande simplicité, refuse de nourrir l'illusion selon laquelle nous pourrions, spectateurs, vivre cette errance. Contre la logique immersive et sensorielle du « vis ma vie », c'est ici la parole et la frontalité de l'espace théâtral qui sont privilégiées, comme deux manières de maintenir une distance et de rejeter toute forme de fusion ou de confusion entre les acteurs sans-papiers et leur public. D'où aussi la grande littéralité de l'œuvre par rapport au réel, puisque aucun processus de symbolisation n'est ici surimposé : les acteurs sont tous masculins et quasi exclusivement noirs, à l'image probablement des habitants du squat dont ils sont issus. On perçoit donc une réticence à ajouter du symbole – des femmes par exemple –, une méfiance envers tout moyen d'universaliser le propos et de favoriser les processus d'identification. Le public, loin d'être invité à revivre un destin, devient au contraire l'instrument d'une lutte (grâce à la pièce, une partie du squat a été régularisée). C'est ainsi à un usage éminemment stratégique de l'espace scénique que l'on assiste : jouer des contradictions de la bourgeoisie d'État, contradictions entre sa main gauche (nourricière) et sa main droite (répressive). La lutte sociale est aussi un art de la guerre, et le grand révolutionnaire un stratège de talent.

« OUVREZ LA FRONTIÈRE ! »

— par Chrysoline Dupont —

« Ouvrez la frontière ! » C'est par ces mots que se clôt la pièce d'Olivier Coulon-Jablonka, spectacle tribune, spectacle politique. Ils sont huit à scander ce slogan sur la scène du théâtre des Abbesses. Des hommes dont on comprend vite qu'ils ne sont pas des acteurs mais que leur présence sur scène relève d'un acte militant. Tous sont immigrés, exilés, sans papiers et viennent nous dire leurs histoires, leurs parcours, souvent tragiques, mais portés par l'espoir d'une vie plus heureuse que celle qu'ils ont quittée, en Afrique, au Moyen-Orient. Mer traversée, désert à franchir, la faim, la peur, les passeurs véreux... Les histoires nous sont dites par ceux qui les ont vécues. En vrai. France, terre d'accueil ? C'est dans l'agence Pôle emploi désaffectée de l'avenue Victor-Hugo que le metteur en scène et son équipe ont rencontré ces hommes, membres d'un collectif militant et solidaire, sans papiers, clandestins, travailleurs au black. Sur commande du Centre dramatique national d'Aubervilliers, le metteur en scène a pensé un spectacle qui porte sur scène ces huit paroles, qui éclaire ces huit personnes que la société condamne à demeurer invisibles. Le théâtre est terre d'accueil. Pleins feux sur les sans-papiers devant un public attentif. Et c'est un nouveau genre théâtral que propose Coulon-Jablonka. Ni spectacle ni pièce. Le projet se regarde comme un théâtre documentaire, vivant, journalistique, construit sur la matière qu'offre le périple de ces vies d'hommes. Les gestes sont simples, les hommes racontent, face au public, qui écoute, regarde. Le décor se limite à un espace neutre, quelques chaises, un matelas, un réchaud, atmosphère de squat. Le propos est simple : donner à voir, à entendre une réalité sociale et humaine sur scène face à nous, sans artifice. Le spectacle évite l'écueil de la bonne conscience, par un théâtre vérité, direct, militant.

PRÉSENT PARALLÈLE

Dans un présent fictif où les nazis auraient gagné la guerre et seraient toujours au pouvoir, trois personnages tentent de monter une pièce qui se déroule dans notre présent actuel. L'uchronie est pour moi un des plus stimulants exercices en littérature. C'est celui de la gageure perpétuelle, de la déviation qui provoque le vertige. L'attente est grande : à quoi une France ravagée par soixante-dix ans de dictature nazie peut-elle ressembler ? Hélas, plutôt que de plonger avec délectation dans ce présent fictif, Jacques Attali tourne autour du pot, comme effrayé par la censure qu'il évoque. Le contexte totalitaire est anecdotique et ne sert qu'à développer des thématiques sentimentales en somme assez banales dans une succession de jeux dans le jeu, spirale infernale qui ne dit rien, ni sur l'amour, ni sur la liberté, ni sur le théâtre. **J.A.**

THÉÂTRE
— LA REINE BLANCHE —

DOM JUAN

De mémoire de spectateur, on n'avait plus vu ça depuis Daniel Mesguich mettant en scène un Xavier Gallais en roue libre dans « Le Prince de Hombourg », jouant l'Électeur comme la Zaza Napoli de « La Cage aux folles » beurrerait sa biscotte. On a cru à une blague une bonne demi-heure durant avant de se rendre compte que non, Jean-François Sivadier était sérieux, que son « Dom Juan » était bien monté comme la pire ringardise possible, transformant l'une des pièces les plus brillantes de Molière en petite boursoufflure disco, boule à facettes incluse. On a espéré voir Amanda Lear descendre d'une des cordes suspendues aux cintres en chantant « Follow Me » histoire d'égayer un peu tout ça ; las, il ne se passe rien, si ce n'est des adresses au public dignes des pires boulevards. À fuir absolument. **A.S.**

THÉÂTRE
— ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE —

NATHAN !?

Coup de maître à Vidy-Lausanne. Nicolas Stemmann, dont nous avions tant aimé les mises en scène à Avignon, s'attaque politiquement et poétiquement au sujet tarte à la crème de la tolérance et du vivre-ensemble. En rassemblant les textes de Lessing et de Jelinek, il parvient à créer une œuvre puissante portée par une distribution à fleur de peau (mention spéciale à Elios Noël et Laurent Papot, dont le jeu, pourtant aux antipodes, rend intensément concret le propos). La mise en scène, toujours aussi foutraque, reste au service des textes, et chacun repart avec au cœur la fameuse parabole des anneaux qui justifie l'injonction du sage Nathan « Nous devons, devons être amis ». Chers amis, nous devons, devons nous précipiter, nous asseoir au théâtre et voir ce travail. **M.S.**

THÉÂTRE
— VIDY LAUSANNE —

EN BREF

ESPACES INSÉCABLES
(PIÈCE COMMUNE)

La mort est partout. Elle est déjà passée par là et elle repassera faire un coucou. On y pense, on la craint et on s'y prépare. Dans une société où l'exigence de perfection fait loi, comment rester digne, droit et « performant » face à la perte de quelqu'un qu'on aime ? S'effondrer serait un signe de faiblesse, un aveu d'échec. Les comédiens de la Cie Modes d'Emploi, dirigée avec talent par Johanne Débat, nous proposent un travail exigeant mêlant dans la plus grande absurdité la question du deuil et l'angoisse de la prise de parole en public. Un jeu cruel poussant le malaise jusqu'au rire, servi par une jeune troupe débordante d'énergie et d'intelligence. **L.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE L'OPPRIMÉ —

NACHLASS

Quelle trace veut-on laisser pour ceux qui nous survivent ? La dernière installation de Rimini Protokoll ne laisse pas indifférent tant elle embrasse un sujet universel en ouvrant les portes de huit vies désormais éteintes. Partageant leurs derniers instants que seules les voix transmettent, le public devient l'oreille attentive de leurs volontés et de leurs choix. Exit les gadgets des précédentes performances de Rimini Protokoll, ici nous voilà au cœur d'une expérience ontologique immersive. C'est avec douceur et tendresse que l'on partage successivement les intimités, sans pathos ni appréhension, tant l'humanité semble vibrer derrière les murs. **M.S.**

INSTALLATION
— VIDY LAUSANNE —

TOSCA

On ne pouvait rêver plus beau cast pour Tosca. Opéra des grands soirs avec trio vocal d'exception. Au programme : love story, frissons, passions, suspense, mort et... bravissimi. Et il faut dire qu'on l'attendait, Anja Harteros. « Mario, Mario » : déjà, le vibrato est justement placé, le timbre amoureux. La soprano dramatique chante la passion, la jalousie, la douleur, la violence, et la mort, avec une force qui n'a d'égal que son élégance scénique. Mario, c'est Marcelo Alvarez, qui lui aussi sait jouer du contraste : le timbre est chaud, éclatant, suppliant, bouleversant. Aussi puissant que celui de l'effroyable Scarpia que campe Bryn Terfel. Odieux personnage que Scarpia : tyrannique, liberticide, et en plus misogynne. La mise en scène de Pierre Audi joue subtilement de références cinématographiques italiennes. Élégante, elle laisse parler la musique, admirablement servie par l'orchestre de l'Opéra, lui aussi héros du soir sous la direction passionnée de Dan Ettinger. **C.D.**

OPÉRA
— OPÉRA BASTILLE —GIOTTO SOLO
(DES VICES ET DES VERTUS)

Un corps entre les vivants et les morts, offert aux deux, simultanément ; c'est dans un espace transitoire que s'installent gestes et face de Carolyn Carlson. Cet hommage à Giotto, pensé sur une succession de tableaux – et le mot convainc ici –, illustre nos vices et vertus. Danseuse mystique, l'Américaine l'est indubitablement. Dans une représentation extrêmement brève, la temporalité se distord par le maniement d'une force physique qui réussit à circonscrire dans un espace étroit (un socle de 1 mètre de large) une force irrationnelle. La cyclicité des gestes, répétés tout en s'altérant, amène à révéler des images angoissées, et hallucinées, l'humain se danse et ses obsessions avec. L'outrage qui s'offre à nous n'est jamais macabre, il captive plus qu'il n'effraie. La prêtresse et magicienne, la sacrifiée et l'explorée, toutes ces femmes qui n'en font qu'une offrent un don qu'il faut pouvoir recevoir. Une danse folle, parce qu'elle propose un système de signification instable, mais autrement pur parce que défait de toute rationalité. **T.G.**

DANSE
— PANTHÉON —

THÉÂTRE GERARD PHILIPPE

Centre dramatique national de Saint-Denis
DIRECTION: JEAN-BELLORINI

HORS LES MURS | AVIGNON

LA BELLE SCÈNE SAINT-DENIS

ADRIEN BÉAL | KOFFI KWAHULÉ |
ASTRID BAYIHA | AYOUBA ALI
AVEC LE THÉÂTRE LOUIS ARAGON - TREMBLAY-EN-FRANCE
9 > 22 JUILLET 2016

HORS LES MURS | À SAINT-DENIS ET SUR LE PARVIS DU THÉÂTRE

CENDRILLON

JOËL POMMERAT |
CAMILLE DE LA GUILLONNIÈRE
23 SEPTEMBRE >
1^{ER} OCTOBRE 2016

AVEC LE BERLINER ENSEMBLE

LE SUICIDÉ

NICOLAI ERDMAN | JEAN BELLORINI
12 > 16 OCTOBRE 2016

HABITER LE CAMPMENT

INSTALLATION AVEC LA CITE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
FIONA MEADOWS
4 > 26 NOVEMBRE 2016

BIBLE - LES RÉCITS FONDATEURS

FILM D'ANIMATION
SERGE BLOCH | FRÉDÉRIC BOYER
5 NOVEMBRE 2016

AVEC LA MC93 ET LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

N'KENGUEGI

CRÉATION | DIEUDONNÉ NIANGOUNA
9 > 26 NOVEMBRE 2016

AU CŒUR

CRÉATION | THIERRY THIEÛ NIANG
18 > 20 NOVEMBRE 2016

AVEC LA MC93

LUDWIG, UN ROI SUR LA LUNE

CRÉATION | FRÉDÉRIC VOSSIER
MADELEINE LOUARN
3 > 12 DÉCEMBRE 2016

AFRICOLOR

MUSIQUE | 28^E ÉDITION
17 DÉCEMBRE 2016

KARAMAZOV

CRÉATION | D'APRÈS FÉDOR DOSTOÏEVSKI
JEAN BELLORINI
5 > 29 JANVIER 2017

REQUIEM

ANNA AKHMATOVA | BENJAMIN BRITTEN
ANDRÉ MARKOWICZ | SONIA WIEDER-ATHERTON
14 ET 15 JANVIER 2017

LEUR ODYSSÉE

CRÉATION | SONIA WIEDER-ATHERTON
20 > 22 JANVIER 2017

À NOS ENFANTS (TRAIN FANTÔME)

CRÉATION | NICOLAS STRUVE
22 FÉVRIER > 12 MARS 2017

TOUT PASSE

VASSILI GROSSMAN | PATRICK HAGGIAG
4 > 19 MARS 2017

TROIS (PRÉCÉDÉ DE UN ET DEUX)

CRÉATION | MANI SOLEYMANLOU
23 > 31 MARS 2017

UNE MOUETTE

D'APRÈS ANTON TCHÉKHOV | ISABELLE LAFON
19 AVRIL > 5 MAI 2017

LA TROUPE ÉPHEMÈRE

CRÉATION | JEAN BELLORINI
20 > 22 AVRIL 2017

CONCERT CHOSTAKOVITCH

MICHALIS BOLIAKIS | HUGO SABLIC
2 MAI 2017

AVEC L'ATELIER DE PIOTR FOMENKO

AMPHITRYON

CRÉATION | MOLIÈRE | CHRISTOPHE RAUCK
20 > 24 MAI 2017

SES MAJESTÉS

CRÉATION | THIERRY THIEÛ NIANG
2 > 4 JUIN 2017

ET MOI ALORS ?

LA SAISON JEUNE PUBLIC
DU TGP ET DE LA VILLE DE SAINT-DENIS
7 SPECTACLES
THÉÂTRE, MARIONNETTES, THÉÂTRE D'OBJET
DE 3 À 12 ANS



WWW.THEATREGERARDPHILIPPE.COM
59, boulevard Jules-Guesde - 93200 Saint-Denis

Réservations: 01 48 13 70 00
www.fnac.com - www.theatreonline.com
20 minutes de Châtelet - 12 minutes de la gare du Nord.
Navettes retour gratuites à Saint-Denis et vers Paris.

Le Théâtre Gérard Philippe, centre dramatique national de Saint-Denis, est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication (Drac Île-de-France), la Ville de Saint-Denis, le Département de la Seine-Saint-Denis.



© Dans les villes

THÉÂTRE DES MATHURINS

LE MONDE D'HIER

JÉRÔME
KIRCHER

2^{ÈME} SAISON

À voir absolument. LE FIGARO

La quintessence de Zweig. LE MONDE

On ne peut rendre à Stefan Zweig hommage plus vibrant. LE FIGARO MAGAZINE

Jérôme Kircher fait entendre avec force et justesse l'écrivain autrichien. LES ÉCHOS

Une heure pleine, dense, d'une intensité de plus en plus bouleversante. LA CROIX

L'adaptation de Laurent Seksik est juste et claire. TÉLÉRAMA

adaptation
LAURENT
SEKSIK

Un spectacle de Jérôme KIRCHER et Patrick PINEAU

Collaboration artistique: Valérie NÈGRE - Scénographie et lumières: Christian FRAUD - Adapté de « Le Monde d'hier » - Édition Les Belles Lettres - Traduction Jean-Paul ZIMMERMANN

LOC. 01 42 65 90 00 - 0 892 68 36 22

Théâtre des Mathurins - 36, rue des Mathurins - 75006 Paris
FNAC - Carrefour - Decathlon - Lesclap - Auchan - Agences et points de vente habituels
www.theatredesmathurins.com - www.fnac.com

LE FIGARO FIGARO SCOPE fnac théâtres parisiens

FESTIVAL COURT TOUJOURS

REPORTAGE

— par Youssef Ghali —

A son arrivée à la direction du Nest, en 2010, Jean Boillot a apporté dans ses cartons Court Toujours (dédié, comme son nom l'indique, aux formes courtes), qu'il avait lui-même créé en 1999 à Poitiers. Il en a aujourd'hui fait le rendez-vous signature du lancement de saison de son CDN. Le festival a lieu désormais depuis sept ans à Thionville.

La raison d'être du festival Court Toujours est de faire se côtoyer des formes différentes et les publics qui vont avec. Dans les dernières éditions, on pouvait voir dans la programmation, aux côtés de compagnies locales et de spectacles jeune public, des figures proéminentes de la scène actuelle, comme Phia Ménard, Yoann Bourgeois ou Bérangère Vantusso. Et cette année, c'est ce même esprit qui a permis aux Thionvillois d'assister – entre, par exemple, des lectures d'un collectif d'auteurs lorrains et luxembourgeois (Le Gueuloir) et les bricolages de la compagnie nancéienne La Mâchoire 36 – à un spectacle de Christophe Rauck sur un texte de Rémi De Vos (« Toute

ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire »), à un monologue de Pascal Rambert avec Arthur Nauzyciel (« De mes propres mains »), ou aux expérimentations marionnettiques de Renaud Herbin (« La Vie des formes » et « Milieu »). Et dans ce mélange de théâtre, de danse, de marionnettes et de cirque, ce sont des gens aux intérêts a priori différents qui donnent bon train à leur curiosité, prenant au hasard des billets en espérant découvrir quelque chose de neuf. Et le fait de réussir à créer ce climat d'ouverture, à une époque où les clivages dans les publics des salles de spectacles semblent se creuser de plus en plus, constitue, sinon un exploit, au moins une petite victoire sur le cours du temps. Car le festival, cette année, s'est vu amputer d'un jour sous le poids des réductions budgétaires dont souffrent les lieux de la décentralisation. Mais si l'argent lui est soustrait, l'envie et le courage du Nord-Est Théâtre, eux, sont toujours bel et bien là.

Thionville, 15-17 septembre 2016

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Maxime Kurvers —

«**S**il y a quelque chose à attendre pour moi, et de manière impérieuse, c'est l'art. Et en réalité je crois qu'il y a beaucoup d'égoïsme, ou tout du moins de la méprise, à attendre autre chose de l'art que l'art lui-même. Car si l'on attend vraiment de l'art qu'il puisse nous sauver, il faudra commencer par s'occuper de lui et des coordonnées toujours inédites qui le définissent : c'est-à-dire accepter son incessante refiguration autour de nouvelles beautés. En ce sens, je crois qu'il nous faudra chercher une nouvelle manière de faire, une manière douce, amicale, de parler aux gens, loin de toute injonction ; essayer de ne pas trop jouer au camelot de l'art et tenter de mieux goûter à sa pauvreté pour ne rien présupposer de nos attentes et de ses effets ; avoir la volonté de passer au-delà des principes d'assentiment et de ressentiment forcés pour créer de nouvelles alliances basées sur une intellectualité commune, équitable et souveraine. Prendre tout le monde au sérieux donc. Et je crois que cela sera long et difficile. Car avant toute chose, ne réclamer aucun effet en est un, peut-être le plus frappant qui soit ; et n'avoir le désir ni de démontrer, ni d'étonner, ni d'amuser, ni de persuader est déjà trop souvent une injonction. Et pourtant, si cette nouvelle manière pouvait poser par elle-même un rapport plus égalitaire, aristocratique avec tous, où forme et idée travaillent ensemble en un même temps, je pense que l'on toucherait là certaine-

ment au début d'une nouvelle séquence pour l'art d'aujourd'hui, belle et exigeante.

Alors c'est peut-être cela qu'on attend, joyeusement, mais d'une joie endeuillée. Car quelque chose sera à enterrer d'où l'on vient : de cette séquence-ci qui tarde à finir, de son cynisme humiliant, de sa propre publicité mise sous forme de scandales. Qui sera d'accord alors d'en sortir ? Qui pour faire alliance ? Ou peut-être aussi que la modernité n'est toujours pas passée : puisque ça fait depuis Schoenberg au moins (ou Malevitch, ou...) qu'on nous annonce répétitivement le crépuscule de l'art... Ce qui est faux évidemment : il nous manque seulement – et aujourd'hui encore – de ne pas accepter largement les autres beautés, les compliquées, les non spectaculaires, les outrancières, les prosaïques, les étrangères. Prendre tout le monde au sérieux donc. Ou qu'on foute le feu au Louvre alors, tout de suite, si on a peur de ce qui est beau. »

Maxime Kurvers est scénographe et metteur en scène. Il crée à l'automne 2016 « Dictionnaire de la musique » (La Commune CDN d'Aubervilliers, Festival d'automne à Paris). Il est artiste associé à la Ménagerie de verre (Paris) pour la saison 2016-2017, et à la Commune CDN d'Aubervilliers à partir de septembre 2016.

ON Y ÉTAIT

BIENNALE DE LA DANSE

— par Marie Sorbier —

C'est à Lyon que la danse s'installe en ce début d'automne. La Biennale, pour sa 17e édition, réussit l'équilibre délicat d'une programmation à la fois pointue et accessible. Plus précisément, et c'est ça qui en fait un temps fort, des propositions exigeantes et d'autres tout à fait mainstream. On sent bien que Dominique Hervieu, directrice artistique, mêle avec plaisir la danse « populaire » et celle dite plus « savante », comme pour mieux brouiller les codes et faire transpirer les murs parfois trop opaques des genres et des familles.

Et en effet, il est difficile d'imaginer plus éclectique que l'incroyable travail d'Alessandro Sciarroni et le ballet néoclassique de Thierry Malandain. Ce soir-là à l'opéra, la seconde pièce courte pour le ballet de Lyon est un petit miracle ; « Turning Motion Sickness Version » est une plongée merveilleuse – pensée par Sciarroni, que l'on connaît comme metteur en scène – dans l'art des circonvolutions multiples et continues. Les voilà qui tournent sans cesse, mi-derviches mi-étourneaux, ne sachant pas où ils vont ni d'où ils viennent, ils créent sur le plateau un paysage hypnotique, signifiant et paradoxalement très ouvert. C'est simplement et puissamment beau.

À l'opposé et au même moment, le chorégraphe Thierry Malandain propose sa version de « La Belle et la Bête » sur la musique de Tchaïkovski (la « 6e Symphonie », dite « pathétique »), fortement influencée par le film de Cocteau, notamment sur les allégories. C'est à un ballet néoclassique que l'on assiste, avec toute la grammaire du genre : arabesques, volutes et enchaînements, des robes de princesse et des masques de bête. Virtuose bien sûr, ce classicisme enchante littéralement les 2 000 personnes présentes.

Grand écart donc qui permet à un public divers et nombreux de se presser dans les salles et de risquer parfois un pas de côté vers une esthétique inconnue. Pour accompagner ces parcours, le musée des Confluences (jusqu'au 5 mars 2017) invite le public à se plonger dans l'histoire de la danse avec l'exposition « Corps rebelles » et se joint donc pour la première fois aux festivités.

Lyon, du 14 au 30 septembre 2016

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

**france
culture** À PARIS SUR 93.5 FM

PING PONG

LA CULTURE SANS LIMITES



MATHILDE SERRELL
ET MARTIN QUENEHEN
DU LUNDI AU VENDREDI
19H-20H

franceculture.fr / @Franceculture



COLLATION

LÉNGUÉ

— par André Farache —

« Tout homme qui marche peut s'égarer. » Nul doute que vous aurez à cœur de contredire cette affirmation de Goethe en vous dirigeant d'un pas résolu (10 minutes à pied en prenant le Pont-au-Change) vers Léngué, charmante et typique gargote japonaise, après le spectacle « Faust » au Châtelet. Léngué est un isakaya, genre de bistrot japonais, mais ici haut de gamme, qui propose des plats version tapas, chauds et froids, à se partager. Ici pas de sushis, car le chef veut faire connaître les autres véritables plats japonais issus de la cuisine familiale. La carte est courte, précise et propose une vingtaine de plats, dont : le ceviche de daurade – lamelles ultrafines et délicatement assaisonnées au yuzu : divin ; les gyosas aux légumes – pâte frite (à la différence des gyosas classiques) avec une farce très parfumée, délicieux ; le sashimi de thon – sur du riz non vinaigré (mais on vous apporte du vinaigre de riz, avec le sourire si vous le demandez gentiment), des fines tranches de thon ultrafrais et légèrement assaisonné : une merveille ; les crevettes panées – un beignet aérien et une légère mayonnaise

épicée : un régal. Vous dégusterez encore le tataki de bœuf, les aubergines au boeuf haché, le porc sauté au jus de gingembre rôti, ou les boulettes de poulet à la sauce yakitori.

Si la carte des vins est bien fournie, choisissez plutôt un saké, boisson qui convient parfaitement à cette cuisine raffinée et goûteuse. La liste est variée et vous trouverez même un Dassai 50 qui, à mon avis, est l'un des meilleurs du moment. Équipe délicieuse, désireuse de faire plaisir, à croire que Goethe avait raison : en marchant dans Paris, on peut s'égarer et se retrouver à Kyoto !

Théâtre : Le Châtelet

Pièce : « Faust I et II »

Restaurant : Léngué – 31, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris / 01 46 33 75 10

Réservations uniquement par téléphone / Du mardi au dimanche de 19 heures à minuit (dernière commande à 23 heures)

20-40 euros

LE DESSIN

CHEZ QUESNE ON UTILISE LE PASSÉ POUR COMMENCER LE PRÉSENT...

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°41 — 26.09.2016

La gazette des festivals — www.iogazette.fr

Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint

Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité

India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Christophe Candoni, Léa Coff, Baptiste Drapeau (illus), Chrysoline Dupont, André Farache, Timothée Gaydon, Youssef Ghali, Augustin Guillot, Johanna Pernot, Audrey Santacroce.

Photo de couverture © Chassary & Belarbi

LE FAUX CHIFFRE

3

C'est le nombre de spectateurs ayant lu intégralement le roman de Bolaño avant d'avoir vu "2666".

L'HUMEUR

« Toutes recherches confondues, pénétrons l'espace du doute. »

Claude Régy

AGENDA DES FESTIVALS

Festival International des Arts de Bordeaux Métropole

Théâtre, danse, performance, cirque, musique, arts visuels : 38 propositions d'artistes internationaux et de Nouvelle Aquitaine composent cette première édition, dont 18 premières françaises ou mondiales. Qu'ils viennent d'ici ou d'ailleurs, tous rappellent la nécessité de la création artistique, pour appréhender les choses dans leur complexité, avec audace, avec distance, avec humour, avec engagement et tenter ainsi de déconstruire les représentations simplistes et faire front aux préjugés et au manichéisme.

Bordeaux, du 1^{er} au 22 octobre

The International Festival Divadelna Nitra

The International Festival Divadelna Nitra is the largest theatre festival in Slovakia. It is also one of the most important international activities in the cultural area in Slovakia. Divadelna Nitra is a recognised activity in the European context. It is a selective, but non-competitive parade of the top European production focused on mainly the drama/play, susceptible to dance, music, puppet theatre and also the visual theatre. It selects the non-traditional, innovative and inspirational scenic theatre, it informs about the new tendencies and about the new names of the artists. It consists of the rich accompanying and working programme, it offers space to other types of art and to the representation of regional cultural activities.

Nitra, Slovaquie, du 23 au 28 octobre

REPORTAGE : FESTIVAL DE PILSEN

— par Mathias Daval —

À une heure de Prague, près de la frontière allemande, Pilsen n'est pas seulement le fief de la bière blonde et des usines Škoda. C'est aussi le siège, à la fin de l'été, d'un festival international de théâtre qui présente le meilleur des créations tchèques et centralo-européennes de la saison précédente. I/O était sur place pour sa 24^e édition.

A peine débarqué de l'avion, direction le Nové Divadlo (« Nouveau Théâtre ») pour la cérémonie d'ouverture, suivie de « Mýceni » (« Des arbres à abattre », le chef-d'œuvre de Krystian Lupa que l'on avait déjà pu voir à Avignon en 2015). Comme une façon de démontrer le degré d'exigence de la programmation. Le directeur, Jan Burian, me confirme le lendemain autour d'un café en terrasse : « Alors que 95 % des festivals sont orientés vers le grand public, nous avons voulu créer un showcase d'abord destiné aux professionnels. » Le centre du festival, juxtaposé au Nové Divadlo, ressemble fortement à celui du Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles : même bâtiment moderne, ambiance décontractée et chaises longues en terrasse. Les spectacles sont disséminés dans une dizaine de lieux de la vieille ville, ainsi qu'au Depo, vaste hangar de banlieue réaménagé en scène en 2015, au moment où Pilsen était capitale européenne de la culture. La décision d'y créer un festival de théâtre contemporain n'est pas un hasard. Juste après la chute du Mur, il

y a nécessité d'ouvrir les scènes tchèques à l'international, et la ville est le lieu idéal : libérée en 1944 par les Américains, et non par les Soviétiques, proche de l'aéroport de Prague, Pilsen a toujours été une ville riche et possède une vive tradition théâtrale depuis l'époque monarchique. « Nous souffrons de la concurrence de plus en plus forte des autres festivals européens, et on ne peut rivaliser avec les plus importants d'entre eux. 50 % de nos financements proviennent de l'État, 30 % de la Ville et 8 % de la région. Ce qui reste, c'est de l'autofinancement et quelques partenaires privés, très peu nombreux », précise toutefois Jan Burian. Ce dernier insiste sur le fait que, contrairement à d'autres festivals, tous les spectacles programmés ont été vus en amont.



Le showcase des dernières créations théâtrales centralo-européennes

Car des cinq heures du Lupa aux douze minutes d'un étonnant microspectacle pour un seul spectateur (« μSPUTNIK »), la quarantaine de propositions cette année offre un échantillon pertinent des meilleures scènes d'Europe de l'Est. Côté tchèque, on a ainsi pu voir l'excellent « Obsession », de Jan Mikulášek, le succès critique « The Hearing », d'Ivan Krejčí, le classique mais réussi « Uncle Vanya », du jeune Ivan Buraj ; mais aussi deux créations

originales du duo SKUTR, dont « Foam of the Daze », adaptation de « L'Écume des jours » (ci-après), ainsi qu'un focus sur la marionnette (« Le Médecin malgré lui ») et notre coup de cœur, l'excellent jeune public « Bohemia Lies by the Sea », de Michaela Homolová.

Si Krystian Lupa y avait déjà été invité il y a vingt-deux ans, le festival veut particulièrement soutenir la nouvelle génération de metteurs en scène de ses voisins géographiques, à l'image de la performeuse slovaque Sláva Daubnerová et de son « Solo lamentoso », et surtout l'avant-garde de la création polonaise avec le « Hamlet » de Krzysztof Garbaczewski, téméraire déconstruction kitch et bruyante de Shakespeare à la sauce post-warlikowskienne. Autre moment fort, le percutant « Martyr » de Kirill Serebrennikov (ci-après). Entre deux représentations, le centre-ville ne manque pas de terrasses où déguster un goulash version tchèque ou de parcs où siroter une Becherovka, cette année sous un soleil écrasant. Avec une programmation léchée, la majorité des pièces sous-titrées en anglais et une organisation impeccable, le Mezinárodní Festival Divadlo est un festival méconnu à découvrir absolument.

*Festival international de théâtre de Pilsen,
République tchèque,
du 7 au 14 septembre 2016
www.festivaldivaldo.cz*

RETOURS CRITIQUES

MARTYR

MISE EN SCÈNE KIRIL SEREBRENNIKOV

Dans la lignée de son travail de représentation des maladies de la psyché russe, avec « Les Idiots » ou « Les Âmes mortes », Serebrennikov fait avec « Martyr », créé en 2014, le procès du dogmatisme religieux. Synchronicité frappante avec l'actualité française, la pièce commence par un débat âpre sur la tenue vestimentaire des filles aux cours de natation d'un lycée : le bikini est-il décent ? À cette question, comme à toutes les autres, le jeune Benjamin n'a bientôt qu'une réponse, qui consiste à citer les Évangiles. Il a porté sa crise adolescente dans le christianisme le plus littéral. En russe comme en tchèque, le titre est un jeu de mots qui reflète d'ailleurs cette contre-initiation : « (М)ученик », l'élève/le martyr. La scénographie est minimaliste et la mise en scène nettement plus sobre que celle des « Idiots », autour d'une déclinaison de planches en bois servant tour à tour de table, de balançoire ou de croix christique... Ce choix accentue le naturalisme quasi documentaire de la pièce. Un travail de grande précision, à l'instar de ce pot de fleurs mural que l'on prend longtemps pour un inutile accessoire jusqu'à la scène clé de la crucifixion symbolique. Le jeu des acteurs est précis, mais le texte de Mayenburg, s'il est percutant, drôle et rythmé, souffre d'être par moments trop démonstratif,

témoin de la jeunesse de l'auteur, et son indignation paraît un peu premier degré. Reste la force de la proposition, son sens du renversement des perspectives qui invite à s'interroger sur tous les fanatismes et permet au metteur en scène russe de poursuivre son travail systématique de déconstruction des institutions (l'école, l'Église...) quand elles se font le véhicule d'une sclérose sociale et spirituelle. À noter que Serebrennikov a adapté lui-même le projet en film, sous le titre « Le Disciple », présenté cette année, avec un vif succès critique, dans la sélection du Festival de Cannes, et projeté à nouveau pendant le Festival de Pilsen.

FOAM OF THE DAZE

MISE EN SCÈNE SKUTR

Comme l'a prouvé tristement le film de Gondry en 2013, toute adaptation de « L'Écume des jours » est sans doute vouée à l'échec. « Foam of the Daze » n'échappe pas totalement à la règle avec une proposition bruyante et bordélique du duo tchèque SKUTR. Malgré cette réserve, la mise en scène, évitant les contresens, parvient à recréer l'atmosphère surréaliste du roman, en partie grâce à d'heureuses trouvailles scénographiques : à commencer par l'appartement de Colin construit à l'envers, le lit contre le mur du fond, mais aussi un pianocktail humain,

réinventé sans accessoire par un groupe de musiciens jouant live, en transparence derrière la scène. La troupe est jeune et parfois en roue libre, mais l'énergie au plus juste de cette adolescence hipster avant l'heure décrite par Vian. L'improbable personnage de Nicolas est ici un androgyne qui semble venu d'une autre planète (et dont la loufoquerie est nettement plus convaincante que celle d'Omar Sy...). Le thème « Chloé » de Duke Ellington est utilisé intelligemment comme leitmotiv sonore de la pièce. Si certaines séquences de la première moitié sont un peu brouillonnes (notamment la fête sur patins à glace chez Isis), plus le récit s'avance dans le tragique et plus les intentions de mise en scène sont subtiles. La lente descente aux enfers de Colin et Chloé conduit à quelques fulgurances autour du nénuphar funeste. L'obsession « patrienne » de Chick est parfaitement rendue, ainsi que les absurdes et cruelles scènes des vaines tentatives de Colin pour gagner de l'argent. Malgré ses imperfections, « Foam of the Daze » offre le grand plaisir de voir le chef-d'œuvre de Vian, très imbibé de références germanoprates des années 1940 et de son humour noir et poétique si particulier, retranscrit ici avec pertinence. Au point qu'il semble avoir parfaitement convaincu, au Grand Théâtre de Pilsen, un public pourtant peu familier de cet univers.



programme & billetterie en ligne
www.tnba.org
du mardi au samedi de 13h à 19h
05 56 33 36 80

Théâtre du Port de la Lune
| Bordeaux |
Direction Catherine Marnas

design franck tallon